

Année - N° 141.

Le numéro : 25 centimes

28 Juin 1917.

LE PAYS DE FRANCE



an des
ÉTATS
MÉRAUX
DU
URISME

57
nnement pour la France.... 15 Frs

Paul Painlevé
MINISTRE DE LA GUERRE

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

2
SOUS LES PLIS DE LA BANNIÈRE ÉTOILÉE

Cette saisissante composition du peintre F.-J. Mortimer évoque le geste de gratitude par lequel l'Amérique montre au monde qu'elle se souvient de la France qui la fit libre. C'est sur des frégates à voiles que nos ancêtres, dans un élan de chevalerie, apportèrent le secours de leur épée aux colons opprimés. Aujourd'hui c'est sur de formidables cuirassés que les descendants des colons délivrés apportent aux descendants des libérateurs le concours de leur force, de leur richesse, de leur sang. Le drapeau étoilé des Etats-Unis flottant sur l'Atlantique, comme un signe de victoire, conduit vers nos rivages les escadres alliées.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 14 au 21 Juin

SUR le front britannique, tandis que se poursuivait la bataille engagée le 7 juin au sud d'Ypres, nos alliés prenaient dans d'autres secteurs des initiatives qui leur ont été favorables. Leur récente victoire de Messines, complétée par différents succès secondaires, leur avait donné des positions en face desquelles les Allemands reconnaissaient l'impossibilité de tenir. Un communiqué du 14 nous apprenait que ces derniers se voyaient contraints d'abandonner une partie importante de leur système de défense de première ligne dans le secteur entre la Lys et Saint-Yves. Nos alliés en profitait aussitôt pour occuper le terrain évacué et pousser leur ligne à l'est du bois de Ploegsteert. Le 15, les Anglais annoncent qu'ils ont de nouveau attaqué au sud et à l'est de Messines, ainsi que sur les deux rives du canal Ypres-Comines : leurs objectifs sont rapidement atteints : ils ont fait 150 prisonniers, pris un obusier et 7 mitrailleuses. Les opérations exécutées depuis le 7 leur assurent la possession des tranchées de première ligne allemande entre la Lys et la Wamave, et, d'autre part, ont avancé leur ligne de 500 à 1.000 mètres sur un front de 11 kilomètres entre la Wamave et Klein-Zillebeke. Ces événements semblent avoir ébranlé la foi des Allemands dans la solidité de leurs positions : certains indices font croire qu'ils préparent une nouvelle retraite de grande envergure : on a constaté notamment que leur grosse artillerie a été ramenée le plus loin possible en arrière. Ils ont bien lancé deux contre-attaques, le 16 et le 17, contre la nouvelle ligne britannique au sud du canal Ypres-Comines, mais ces réactions donnent l'impression de n'avoir été faites que par acquit de conscience ; et elles échouent toutes les deux piteusement.

Sur le front de bataille d'Arras, une assez grosse opération a été exécutée le 14 à l'est de Monchy-le-Preux. Les Allemands avaient conservé là une position consistant en une éminence d'une centaine de mètres, laquelle forme belvédère en avant de la dépression qui sépare le bois du Sart du bois du Vert. Cette hauteur, appelée Infantry-Hill, était un point d'observation sur Monchy fort gênant pour les Anglais. Les Allemands y avaient jusqu'alors résisté à de nombreux assauts. Nos alliés ont fini par les en chasser ce jour-là, et ont occupé toutes les positions de l'ennemi sur un front de plus de 1.200 mètres. De plus ils ont fait 177 prisonniers. Le 18, les Allemands bombardent énergiquement les emplacements qu'ils ont perdus dans ce secteur puis, au moyen d'une contre-attaque, ils s'efforcent de les reprendre : ils n'en reprennent que la bordure ; bien qu'ils reviennent à la charge dans la même journée, la position essentielle reste aux mains de nos alliés, qui d'ailleurs recouvrent le 20 le peu qu'ils en avaient perdu. Le 20 nos alliés n'ont pas à repousser moins de quatre grosses contre-attaques contre leurs nouvelles positions au nord de la Souchez.

Dans un autre secteur, celui de Bullecourt, les troupes britanniques ont recommencé leurs attaques contre la ligne Hindenburg et réalisé une avance appréciable le 16.

D'autres mouvements ont eu lieu sur le front britannique et se placent dans tous les secteurs : ils ont abouti pour nos alliés aux succès locaux qu'ils cherchaient.

Ne quittons pas le front britannique sans rappeler que le contingent portugais s'y comporte avec beaucoup de bravoure. Il se compose d'environ 50.000 hommes et doit être augmenté suffisamment pour pouvoir tenir à lui seul un secteur. L'entraînement des troupes portugaises s'est fait aux environs de Rouen, par les soins des Anglais, qui ont été d'excellents instructeurs si l'on en juge par les qualités de leurs élèves. Les Portugais ont reçu le baptême du feu à la bataille pour la crête de Vimy. Depuis lors, ils ont pris part à un grand nombre d'affaires : offensives et défensives. Outre ceux qui sont en France sous les ordres du général Tamagnani, il y en a 30.000 qui combattent, non moins bravement, en Afrique orientale. Le contingent portugais fait la guerre complètement aux frais de son pays, ne recevant de ses alliés que ce qu'il ne peut faire venir facilement de Portugal, à savoir les munitions et le ravitaillement. On prévoit que l'effectif de l'armée combattante sera porté à 120.000 hommes.

On n'a pas signalé d'opérations importantes sur le front français, mais une certaine activité n'a cessé de régner dans ses différents secteurs. Les tentatives de l'ennemi contre nos lignes ont été quotidiennes, et aucune n'a abouti ; nous avons été attaqués dans le secteur de la Meuse, en Lorraine, en Champagne, et même au nord de Saint-Quentin, en un mot, partout où l'ennemi a cru que son initiative nous surprendrait, et partout il en a été pour ses frais. Parmi ces attaques, les plus fortement montées ont eu lieu contre nos positions de La Bovelle, au nord-est de Cerny, ainsi que dans le secteur d'Herbécourt, au nord du Monument, le 17 juin. De notre côté, nous avons à plusieurs reprises attaqué les postes allemands. Le 16, vers Reims, nos hommes vont faire des prisonniers dans les tranchées de l'ennemi ; le 17 c'est en Woëvre et dans les Vosges que se font les coups de

main : nous gagnons là encore quelques prisonniers, et des abris boches sont détruits. Le 18, nos troupes exécutent une opération assez importante en Champagne : des tranchées allemandes formaient dans nos lignes un saillant de 500 mètres de front entre le mont Cornillet et le mont Blond ; il s'agissait de le réduire. C'est ce qu'ont fait nos troupes, en s'emparant de ces tranchées avec 40 prisonniers. Le lendemain, les Allemands ouvrent un feu violent contre ce secteur et font suivre le bombardement d'une forte contre-attaque, qui d'ailleurs, brisée par nos feux, ne parvient pas à nos nouvelles positions, mais nous permet d'abattre un grand nombre de Boches et de faire de nouveaux prisonniers. Le 20, après un bombardement intensif, les Allemands lancent une très grosse attaque sur plus d'un kilomètre entre l'Ailette et le Moulin de Laffaux : ils prennent pied dans un élément de première ligne à l'est de Vauxaillon. Par contre, d'autres tentatives échouent, au mont Cornillet et au sud de Filain, vers la ferme de la Royère.

Sur tout le front, la lutte d'artillerie reste active et violente, particulièrement en Champagne et au nord de l'Aisne. Nos pièces ne sont pas moins éloquentes que celles de l'ennemi auxquelles, au contraire, elles imposent souvent le silence ; mais de notre côté on ne vise que les buts militaires : du côté allemand, en revanche, on canonne pour le plaisir de détruire. Les ruines de Reims continuent à être bombardées tous les jours : le 17 juin il y est tombé 1.200 obus qui ont fait des victimes parmi la population. On a enregistré d'autres fois des chiffres très élevés.

Une cérémonie émouvante a eu lieu le 15 dans une petite ville de l'Est, non loin du front. Une mission civile administrative américaine y était de passage. Le général P..., qui s'est distingué sur la Somme et sur l'Aisne, l'a invitée à visiter les cantonnements des troupes placées sous ses ordres, où les délégués furent reçus par les acclamations de nos poilus. Le chef de la mission, en une vibrante allocution, salua les héroïques frères d'armes de la nation américaine, dont bientôt les soldats combattront à côté des vaillants défenseurs de l'Entente.

Par une délicate attention, le général P... fit présenter aux troupes rassemblées les étendards américains, tandis que les musiques sonnaient « Aux Champs », puis exécutaient les hymnes américain, anglais et français. La cérémonie se termina par un splendide défilé, pendant lequel on put voir le drapeau étoilé mêlé aux couleurs nationales.

Il paraît que le kaiser, accompagné d'une nombreuse suite militaire, a fait dernièrement une inspection sur le front d'Alsace, à proximité de la frontière suisse. Ses voyages vers le front occidental commencent à devenir dangereux pour lui. Le lundi de la Pentecôte, il faillit recevoir des bombes que des aviateurs britanniques étaient en train de semer sur les établissements militaires de Gand : il se trouvait avec Hindenburg et quelques autres personnalités dans la gare Saint-Pierre lorsqu'une de ces bombes y éclata, tuant et blessant de nombreux officiers et soldats. Il ne fut malheureusement pas atteint.

NOTRE COUVERTURE

PAUL PAINLEVÉ

MINISTRE DE LA GUERRE

Scientifique et politique, la carrière de M. Painlevé est doublement brillante. Né à Paris en 1863, il est reçu tout jeune docteur ès sciences, professeur à la faculté de Lille, où il a comme élève M. Loucheur, aujourd'hui sous-secrétaire d'Etat, puis à la Faculté des sciences de Paris et à l'École polytechnique, il est élu, à trente-sept ans membre de l'Académie des sciences.

C'est en 1910 que M. Painlevé est entré dans la vie publique, aux élections générales du mois de mai il fut élu député par la première circonscription du cinquième arrondissement de Paris ; il fut réélu en 1914. Rapporteur du budget de la marine en 1911, il devint président de la commission de la marine en 1914.

M. Painlevé a été ministre de l'instruction publique du 28 octobre 1915 au 12 décembre 1916.

Lorsque, à la suite de la démission du général Lyautey, le cabinet fut reformé au mois de mars dernier sous la présidence de M. Ribot, M. Painlevé fut appelé au ministère de la guerre. Il commença par donner un statut au haut commandement. Puis il s'attacha à rajeunir les cadres en abaissant la limite d'âge pour les officiers généraux et établit le principe que les officiers de complément pourraient dorénavant aspirer au grade de chef de bataillon.

La réorganisation du service de santé, d'accord avec M. Justin Godart, l'application stricte des décisions relatives aux permissions accordées aux militaires des armées, la possibilité de rendre à l'agriculture ou à la mine tous les hommes que la Défense nationale ne réclame pas impérativement, ont été les principales questions que M. Painlevé s'est appliquée à résoudre.

LA CHIMIE ALLEMANDE

Les gaz asphyxiants

Parmi les procédés de guerre que les Allemands auront le triste honneur d'avoir ressuscités du vieux temps, ou d'avoir inaugurés au mépris des plus formelles conventions internationales, il faut retenir en première ligne l'usage du pétrole enflammé et celui des gaz véneneux. Mettant à profit les ressources du laboratoire de chimie et celles de l'atelier de mécanique, ils ont perfectionné engins et méthodes de combat avec autant d'ingéniosité que d'obstination ; et l'on peut dire qu'ils ont créé de toutes pièces une arme nouvelle, arme triste mais redoutable, contre laquelle il n'a pas fallu moins que les efforts de nos savants pour préserver nos soldats.

L'occupation par les troupes franco-anglaises de tranchées allemandes et des récits de prisonniers ont permis de se rendre un compte à peu près exact de l'organisation ennemie en matière de gaz toxiques et de liquides enflammés. Le chapitre des gaz apparaît particulièrement intéressant.

Le poilu français et le tommy savent à quoi s'en tenir. Ils vous diront qu'on « reçoit » du gaz de deux manières : par obus, torpilles ou grenades, et par nappes poussées par le vent. Pour les obus, la chose est toute simple : des gaz liquéfiés sont emprisonnés dans des projectiles ; au moment où ces projectiles éclatent, le liquide intérieur, sous l'effet de la déflagration et sous la pression atmosphérique, se volatilise et donne naissance à un nuage gazeux qui flotte sur la zone d'éclatement. Ces obus spéciaux ne font que très peu de bruit, et, si l'atmosphère est calme, leur accumulation sur une position déterminée rend celle-ci intenable pour quiconque n'est pas pourvu du masque protecteur.

Pour la nappe, ou vague, le procédé est tout différent. Et voici comment opèrent les Allemands :

Imaginez une tranchée de première ligne telle que les photographies publiées par le *Pays de France* vous l'ont cent fois montrée, la tranchée classique, avec son « sol » sur lequel se déroule le « caillebotis », sa banquette de tir sur laquelle se tient le guetteur surveillant l'horizon, son pare-à-dos protecteur contre les projectiles provenant d'un éclatement à l'arrière, et son parapet (fig. 1).

Sur une longueur de 1 m. 50 ou 2 mètres, l'Allemand coupe la banquette de tir et, creusant au pied du parapet le sol de la tranchée, aménage une cavité parallépipédique dont il tapisse les parois et le fond avec des planches. Il forme ainsi une espèce de coffre. (Voir fig. 2.)

Dans ce coffre il range les uns contre les autres un certain nombre de récipients cylindriques en fer, remplis de gaz liquéfiés sous une pression de plusieurs atmosphères. Ces cylindres sont pourvus à leur extrémité supérieure d'un robinet d'écoulement ; et tous ces robinets sont reliés les uns aux autres par des tubes aboutissant eux-mêmes à un tube unique, qui grimpe le long du parapet et s'allonge sur la terre jusqu'à deux ou trois mètres dans la direction de la tranchée adverse. Le coffre à cylindres est protégé contre les éclats de projectiles par des sacs à terre, disposés sur la partie supérieure ou contre la partie des cylindres non enterrée (voir fig. 3). Voilà la batterie à gaz en position d'attente ; car, pour agir, il faut attendre que le vent souffle dans des conditions convenables de force et de direction, c'est-à-dire à une vitesse de 3 mètres à 8 mètres à la seconde, et droit dans la direction de l'ennemi.

Quand le vent souffle comme il convient, l'Allemand enlève les sacs à terre et ouvre les robinets. Le gaz s'échappe, en sifflant, par l'orifice du tube collecteur allongé sur le parapet. Et si plusieurs installations du même genre sont échelonnées dans la tranchée de 20 en 20 mètres ou de 30 en 30 mètres, ces jets gazeux se soudent entre eux et forment un nuage que le vent transporte sur les lignes adverses et dont les effets se font sentir à grande distance, parfois jusqu'à 7 et 8 kilomètres. (Voir fig. 4.)

Naturellement, dès la première apparition du nuage, les guetteurs en faction aux créneaux dans la tranchée adverse ont signalé le danger ; les klaxons, cloches et autres signaux d'alarme ont été mis en branle et les occupants ont mis en hâte le masque protecteur. Il n'y a plus pour ces derniers qu'à attendre la fin de l'émission, ou l'heureux accident atmosphérique qui change brusquement la direction du vent et ramène généralement sur le Boche le nuage méphitique qu'il réservait à son adversaire.

Certaines émissions ont duré jusqu'à deux heures, avec des suspensions de dix minutes ou un quart d'heure.

En réalité, le soldat, prévenu à temps et ayant bien assujetti son masque sur sa figure, doit séjourner sans dommage dans la zone infestée. Cependant, il est arrivé que, par suite d'une ruse (qui heureusement n'a pas réussi deux fois) des poilus se sont trouvés surpris par l'arrivée du nuage : c'est qu'avant de lâcher le gaz le Boche avait mis en action ses mitrailleuses de première ligne pour qu'on n'entende pas le sifflement caractéristique du gaz s'échappant des tuyaux. Cela a pris une fois, comme dit Pitou, parce que c'était la nuit. Mais maintenant la garde veille...

Ajoutons que les Allemands encadrent toujours leurs lanceurs de gaz ou de pétrole enflammé dans les mêmes unités, qui, au besoin, leur prêtent main-forte, étant depuis longtemps familiarisées avec ces abominables méthodes de guerre.

A la vérité, étant données les ressources de l'Allemagne en matière de produits chimiques, on se doutait bien qu'elle chercherait à les utiliser au cours de la guerre.

Moins de deux mois après le début des hostilités, certains industriels avaient notamment signalé à l'autorité compétente d'importants achats de résidus de vinasses de betteraves faits en France par l'ennemi en 1912 et en 1913 : « Ces vinasses, disaient ces industriels, ne sont apparemment destinées qu'à fabriquer des cyanures dont nos troupes recevront sans tarder des dérivés empoisonnés. Dès à présent, il conviendrait de mettre à l'étude un appareil de protection contre ces attaques probables. »

Cependant beaucoup se refusaient à croire que l'ennemi, même gavé de kultur, ne reculerait pas devant cette nouvelle violation des règles internationales portant la signature de ses représentants. Mais là première vague de gaz chlorés que les pionniers du kaiser lâchèrent au printemps de 1915, vers l'Yser, et qui décima nos poilus sans défense, dessilla les yeux des plus aveugles.

Oh ! alors, on s'est mis à l'œuvre ; et il convient de rendre cette justice au commandement qu'il sut provoquer et utiliser le concours de tous nos savants. On travailla d'arrache-pied au Collège de France, à la Sorbonne... Certes, on n'atteignit pas la perfection du premier coup, et ce n'est pas le tampon primitif imbiber d'hyposulfite de soude qui pouvait mettre complètement nos soldats à l'abri de toute intoxication.

Mais les progrès se succéderont rapidement, et l'on peut dire que, quatre ou cinq mois après le mauvais coup des Allemands sur l'Yser, l'armée française et la population civile des localités situées à proximité du front se trouvaient dotées d'un masque excellent, peu encombrant, léger, maniable, immunisant complètement celui qui le porte contre tous les gaz, toxiques ou lacrymogènes, dont l'ennemi nous a gratifiés jusqu'à présent.

Nos poilus le savent bien, eux qui ont vu se dérouler la nappe méphitique. Quel tableau saisissant pour le guetteur à l'abri derrière son créneau de la tranchée de première ligne ! C'est un spectacle que n'oubliera jamais

celui qui l'a vu. Dès qu'on a perçu le frémissement, cette espèce de bruissement du gaz s'échappant du tuyau d'émission, bruissement qui rappelle celui des feuilles sèches agitées par le vent d'hiver, ou plutôt celui d'une source susurrant sous la mousse, la vague apparaît, lourde, parfois très opaque, presque toujours gris sale. Tout de suite, par l'effet de la pression existant à l'intérieur des cylindres, elle s'élève à 7, 8, 9 et 10 mètres. Lorsque la vitesse du vent atteint 6 mètres à la seconde, la hauteur de la vague n'est généralement pas inférieure à 12 mètres. C'est du moins ce qu'ont révélé les observateurs d'avions qui ont survolé les zones d'attaque.

Les volutes de gaz roulent, passent sur les réseaux de fil de fer, dévalent sur les retranchements attaqués et s'infiltrent dans les boyaux, dans les abris, dans les postes de mitrailleuses, bref, dans toutes les excavations ; car, il ne faut pas l'oublier, les gaz utilisés par les Allemands sont plus lourds que l'air, ou du moins ils sont alourdis par leur mélange avec des vapeurs de forte densité formant support. Au lieu de se diluer dans l'atmosphère, ils « collent » au sol, détruisant toute végétation, ne laissant aux prairies les plus vertes que l'aspect désolé d'une lande roussie par le feu.

Jusqu'à présent, pour former ses « vagues », le Boche n'a guère utilisé que le chlore pur ou l'oxychlorure de carbone mélangé avec un support opaque (presque toujours un chlorure d'étain). Le second gaz est de beaucoup le plus dangereux, parce qu'au contact de l'organisme intérieur il se décompose et libère de l'oxyde de carbone, lequel agit rapidement sur le sang.

Il est arrivé qu'à la nuit tombante, pour produire un effet de surprise, l'ennemi lâchait une nappe de chlore pur, dont la teinte jaune serin ne se détachait pas sur le fond vert de l'herbe. Mais, le plus souvent, à la nuit tombante, le vent s'apaise et l'atmosphère n'est point favorable aux émissions gazeuses.

Ajoutons que, par obus, les Allemands nous ont envoyé des gaz toxiques bien différents, mais contre lesquels nos soldats se trouvent également protégés.

Jusqu'à quelle distance se font sentir les effets de la nappe de gaz ?

C'est très variable. Par temps calme, par un vent régulier, d'une vitesse moyenne de 5 à 8 mètres, en pays plat, le gaz poursuit ses ravages jusqu'à 7 ou 8 kilomètres. Si, sur son parcours, il rencontre un cours d'eau de quelque importance, une partie des vapeurs se trouve absorbée, et, au delà, les effets nocifs sont très amoindris.

La profondeur de la zone de dévastation est également diminuée par les bois, quand ils sont couverts de feuilles. Dans certains cas, des chevaux, qui n'étaient pas encore pourvus du masque protecteur, ont manifesté des prodromes l'intoxication à 5 kilomètres de la ligne de feu et, par conséquent, à 6 kilomètres au moins du point d'émission.

Comme nous l'avons dit plus haut, les Allemands possédaient dès avant la guerre des ressources immenses en produits chimiques et en matières premières. On peut dire même que c'était le pays du monde où la chimie industrielle avait fait le plus de progrès et où l'on avait constitué les stocks les plus importants de produits chimiques, bruts ou fabriqués.

Sous l'impulsion du grand état-major, la plupart des fabriques de produits chimiques ont travaillé pour la guerre. On en a même construit de nouvelles, notamment en Alsace, aux abords de la forêt Noire, en Westphalie, etc., car il ne faut pas oublier que les Français et les Anglais n'ont pas été seuls à connaître les inconvénients des attaques par les gaz. Les Russes ont vu s'avancer souvent, et en de nombreux points de leur front, la terrible nappe. Et, en outre, les Allemands font une consommation considérable de gaz toxiques par obus, surtout au moment de la préparation d'une contre-attaque, et pour rendre une position qu'ils viennent de perdre intenable à ceux-là mêmes qui l'ont conquise.

Si l'on veut avoir une idée exacte de l'intensité de production des usines chimiques de guerre en Allemagne, il faut rechercher dans les journaux de ce pays les comptes rendus d'exercice de fin d'année de ces usines. Pour un capital-actions de 54 millions de marks, l'une d'elles a réalisé un bénéfice net de 24 millions et, après un amortissement de 12 millions, a distribué près de 30 % de dividendes à ses actionnaires !

D'une manière générale, il paraît que l'ennemi dépense deux fois plus de gaz par son artillerie que par les nuages artificiels.

Se trouve-t-on désarmé complètement contre les gaz nouveaux que l'ennemi pourrait préparer à notre insu et envoyer à l'improviste sur nos troupes ?

Non, nos chimistes connaissent à peu près tous les gaz que l'industrie permet de fabriquer en quantité suffisante pour être utilisés dans la guerre. Pour chaque gaz ils connaissent les réactifs ou plutôt le « neutralisant » et, sans violer aucun secret, nous pouvons dire que, dès à présent, la préservation de nos soldats est assurée contre chacun de ces produits toxiques.

LIEUTENANT DUFFEL.



Fig. 2.

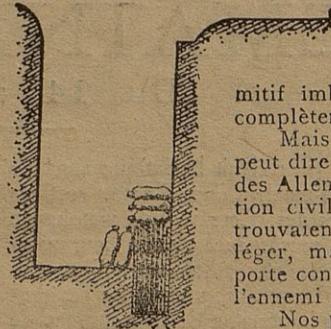


Fig. 3.

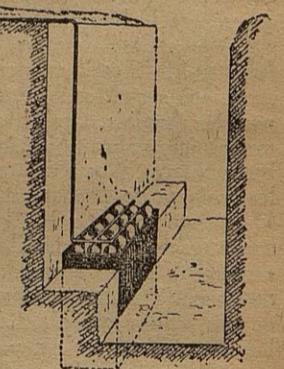


Fig. 4.

COMMENT NOS "TANKS" FAUCHENT LES ARBRES



Dans sa marche en forêt, l'avant du « tank » a pénétré entre deux arbres ; l'espace est insuffisant pour laisser passer l'engin ; mais ceci n'est point pour arrêter notre char d'assaut.



Le « tank » continue sa marche ; il se soulève un peu comme s'il allait s'arc-bouter pour donner un formidable coup d'épaule ; sous l'effet de la machine l'arbre s'incline.



Lors de l'apparition des premiers « tanks » anglais sur le champ de bataille, des récits, qui parurent fantastiques, furent faits sur la puissance de ces nouvelles machines de guerre ; on les montra broyant les réseaux de fils de fer, traversant des murailles, renversant des arbres. Les « tanks » de notre armée, que l'on nomme officiellement « chars d'assaut », ne le cèdent pas en force à ceux de nos alliés : témoin cet arbre, d'un beau diamètre, que l'un d'eux a renversé sur son passage.

SUR LES RIVES DE LA MOSELLE



Des opérations au nord de Toul ont récemment nécessité l'établissement sur la Moselle d'un pont de bateaux, que notre photographie montre en cours de construction. Le génie, avec l'aide des troupes, principalement des territoriaux, s'acquitte avec une rapidité incroyable des travaux de ce genre. Les ponts de bateaux permettent le passage de troupes nombreuses, avec leurs convois, leur artillerie, leur cavalerie ; ils offrent l'avantage de pouvoir être coupés aussi promptement que construits ou rétablis.



Si l'activité reste plus grande sur les fronts de l'Aisne et de Champagne, on voit aussi se produire dans les autres secteurs des opérations intéressantes. Récemment, nos troupes ont exécuté un coup de main sur la rive gauche de la Moselle, dans la région de Thiaucourt : pénétrant dans les tranchées allemandes elles ont infligé des pertes sérieuses à l'ennemi. Voici un aspect de la vallée de la Moselle, non loin du lieu où se produisit cette incursion : un campement provisoire a été installé sur les bords de la rivière.

OFFICIERS ALLEMANDS ET LEURS TROPHÉES



Cette photographie a été trouvée sur un officier allemand fait prisonnier dans les derniers combats ; elle caractérise bien la mentalité des officiers boches. Si notre troupe a un faible pour les photographies qui le représentent au milieu de trophées militaires, sous les plis du drapeau, il est reconnu que les Allemands recherchent les scènes bachiques ou crapuleuses. Ici les officiers ennemis ont consciencieusement pillé la cave du château et vidé avec entrain les bouteilles dont le nombre paraît les remplir d'orgueil.

LE FRONT TENU PAR L'ARMÉE BELGE SOUS LE FEU DE L'ARTILLERIE ALLEMANDE



Passerelle provisoire établie sur le canal de la Somme pour le passage de la voie ferrée construite par le génie belge sur le front français.



Le génie belge, dont une partie a été mise à la disposition de notre haut commandement, procède avec une remarquable rapidité à la construction d'une voie ferrée sur le front français de la Somme.



De ce poste construit sur l'Yser, les Belges ont vue au loin sur la vallée et le fleuve. En avant, le chaland qui sert à le ravitailler.



Bien qu'il n'y ait plus que des ruines dans Nieuport, les Allemands s'acharnent à bombarder ces ruines avec de grosses pièces. Cette photographie a été prise ces jours derniers au moment où deux « marmites » éclataient simultanément à quelques mètres l'une de l'autre ; on voit la fumée noire de celle qui est tombée dans un jardin ; l'autre a éclaté sur la route, produisant un nuage épais. Pour prendre cet instantané, l'opérateur n'a pas craint de s'avancer à cinquante mètres des éclatements. A gauche de la photographie, on aperçoit les ruines de l'usine à gaz.



DANS LES MONTAGNES DE MACÉDOINE



Dans la région de montagnes déchiquetées qui dominent la Makowska, les hommes commandés pour un renfort, en attendant d'être engagés, se reposent dans ce paysage sans arbres.



Du haut des observatoires naturels qu'ils viennent de conquérir, les soldats du prince Alexandre ont sous les yeux une vaste étendue de leur pays, qu'ils sont impatients d'arracher tout entier au joug bulgare. Aussi dans leur secteur les engagements sont-ils fréquents. Mais le pays se prête mal aux grandes offensives. C'est un à un qu'il faut rejoindre la ligne de feu, c'est un à un, comme dans cette photographie, que les blessés en reviennent, gagnant le plus souvent à pied l'ambulance, malgré les difficultés du terrain. Dans le médaillon : le prince Alexandre et le voïvode Michitch examinant une position dont ils projettent l'attaque.



JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par

Edmond ÉDOUARD-BAUER

IV

LES DOIGTS COUPÉS

(Suite)

Il y eut un moment de silence ; puis des voix, des cris, des imprécations s'élevèrent en tumulte et, brusquement, trois sèches détonations retentirent. Je repris ma course et je vis Job qui se précipitait vers moi, en me criant :

— Au nom du ciel ! qu'y a-t-il ?

Je lui expliquai brièvement ce qui s'était passé et ce que j'avais entendu.

Il frappa du pied et rugit :

— Tout est perdu sans doute ! n'importe, suivez-moi.

Nous contournâmes les bâtiments, nous nous glissâmes à travers le labyrinthe des marchandises entassées sur le quai et enfin nous débouchâmes sur la place de douane où les voitures, les omnibus et les autos stationnaient en attendant les voyageurs.

Une foule compacte, bruyante et gesticulante se pressait devant la haute porte de l'entrepôt qui était déjà occupé par une demi-douzaine d'agents de police, renforcés par des douaniers en armes. Job s'approcha délibérément de cette garde à l'aspect hostile et exhiba son coupe-fil de journaliste.

Ce fut peine perdue ; la douane était rigoureusement consignée. On attendait des instructions de la préfecture. Pourtant, comme Job insistait, un jeune officier de paix parut qui lui déclara :

— Il m'est impossible, monsieur, de vous laisser pénétrer pour l'instant ; mais, puisque vous êtes journaliste, je puis vous dire confidentiellement qu'un attentat inouï et inexplicable vient d'avoir lieu sur la personne d'une haute noblesse américaine qui avait pris passage à bord du *Michigan*. Un criminel inconnu, qui s'est soustrait à notre poursuite en se précipitant dans le port, a tranché l'annulaire de la main gauche de M. William Clarke au moment où celui-ci mettait le pied sur le quai.

★★

— Monsieur, me dit Job, une fois que nous fûmes installés dans le rapide de Paris, vous faites des progrès admirables. Oui, j'admire plus que je ne saurais le dire votre imperturbable sang-froid et, par-dessus tout, la réserve et la discréction qui font que vous n'avez pas encore cru devoir m'interroger au sujet du dernier incident de notre parcours vers... la lumière ! Aussi je vous jure bien que demain, à cette heure, vous serez amplement dédommagé de me sacrifier ainsi une curiosité bien naturelle ! Mais pour l'instant avisons au plus pressé.

Il se leva, alla jeter un coup d'œil dans le couloir de notre compartiment et revint à moi.

— Il vous faut demain matin, ou plutôt tout à l'heure, puisqu'il est maintenant trois heures, vous rendre sans retard au ministère et solliciter auprès de « qui de droit » la délivrance immédiate de deux passeports pour M...

Tout se passa comme Job l'avait escompté et, aux environs de midi, nous prenions le train qui nous emportait vers la frontière suisse.

Nous arrivâmes sans incidents et sans retard à M... à neuf heures du soir, où nous soupâmes rapidement avant d'aller nous coucher. Sur le seuil de la porte de ma chambre, Job me dit :

— Tenez-vous prêt à sortir demain matin, à sept heures et demie exactement. Je viendrai d'ailleurs vous prendre.

A l'heure dite, on frappa à ma porte ; je répondis d'une voix sonore :

— Entrez !...

La porte s'ouvrit et je restai un moment interloqué.

Devant moi se tenait un grand et gros homme, à la figure rubiconde, à la forte barbe rousse, aux grosses bésicles à monture d'or, et coiffé du classique chapeau tyrolien verdâtre et emplumé.

Je reculai d'un pas en serrant les poings.

— Diable ! quel regard fulgurant ! s'exclama à travers un bon rire une voix familière.

— Monsieur, au nom du ciel ! ne vous emportez pas ! comme disait presque cet autre Tartuffe, et suivez-moi vite...

C'était Job !

Abasourdi, je pris mon chapeau.

Perès, Muller und Christiansand Bank, lança-t-il au chauffeur du taxi dans lequel nous nous engouffrâmes.

Puis se tournant vers moi :

— Maintenant, monsieur, c'est bien simple, expli-

qua-t-il, nous nous rendons chez M. Muller, banquier, à qui j'ai une communication de la plus haute importance à faire ; je suis le Herr professeur Türrst, vous êtes Karl Dittmar, mon secrétaire. C'est tout.

J'acquiesçai passivement ; l'auto stoppa devant l'imposant immeuble de la banque Perès, Muller et Christiansand ; nous gravîmes un escalier somptueux au haut duquel le Herr professeur remit sa carte à un huissier obséquieux, en demandant en allemand la faveur d'être reçu sans retard par M. Muller.

— L'instant d'après, ouvrant lui-même la porte de son cabinet, le célèbre banquier s'avancait en personne à notre rencontre, la main tendue.

— Monsieur le professeur, entrez, entrez, je vous en prie, dit-il également en allemand.

Et, me désignant :

— Monsieur ? interrogea-t-il.

— Monsieur Karl Dittmar, mon secrétaire intime, répondit Job dans le même idiome.

— Entrez, monsieur le secrétaire intime, entrez.

Puis, une fois que la porte à tambour du cabinet fut retombée derrière nous :

— Eh bien ! monsieur le professeur, réprit le banquier d'un ton plus bas, quelles nouvelles nous appo- tez-vous de M. le comte et du pauvre jeune baron Frédéric ? Je m'attendais à votre visite, savez-vous. Les journaux de ce matin nous ayant informés de l'affreux attentat commis sur la personne de M. Clarke, je ne

peux pas vous dire que je suis au courant de l'assassinat.

— Monsieur le professeur, répondez à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

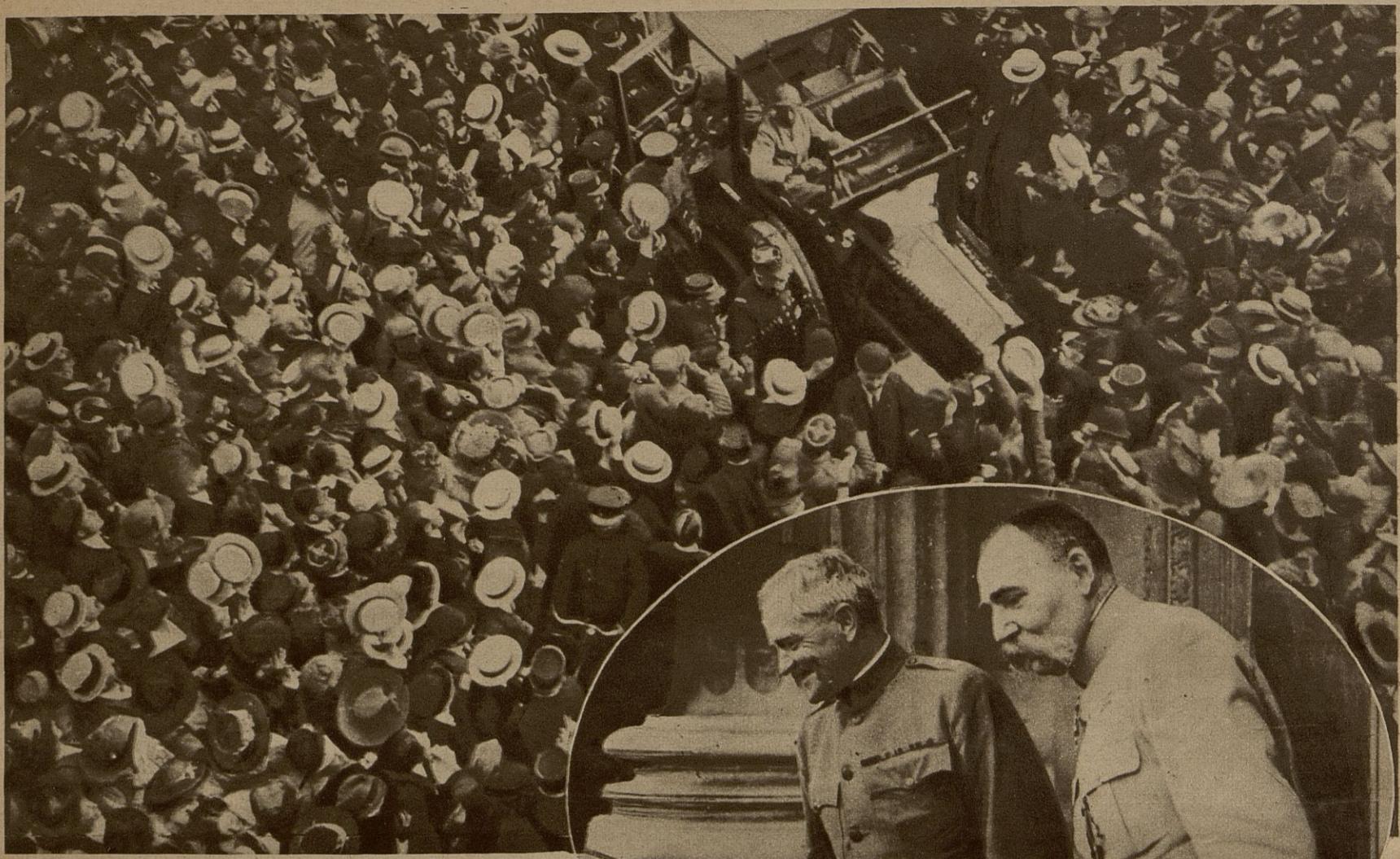
— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez-vous de l'assassinat de M. Clarke ?

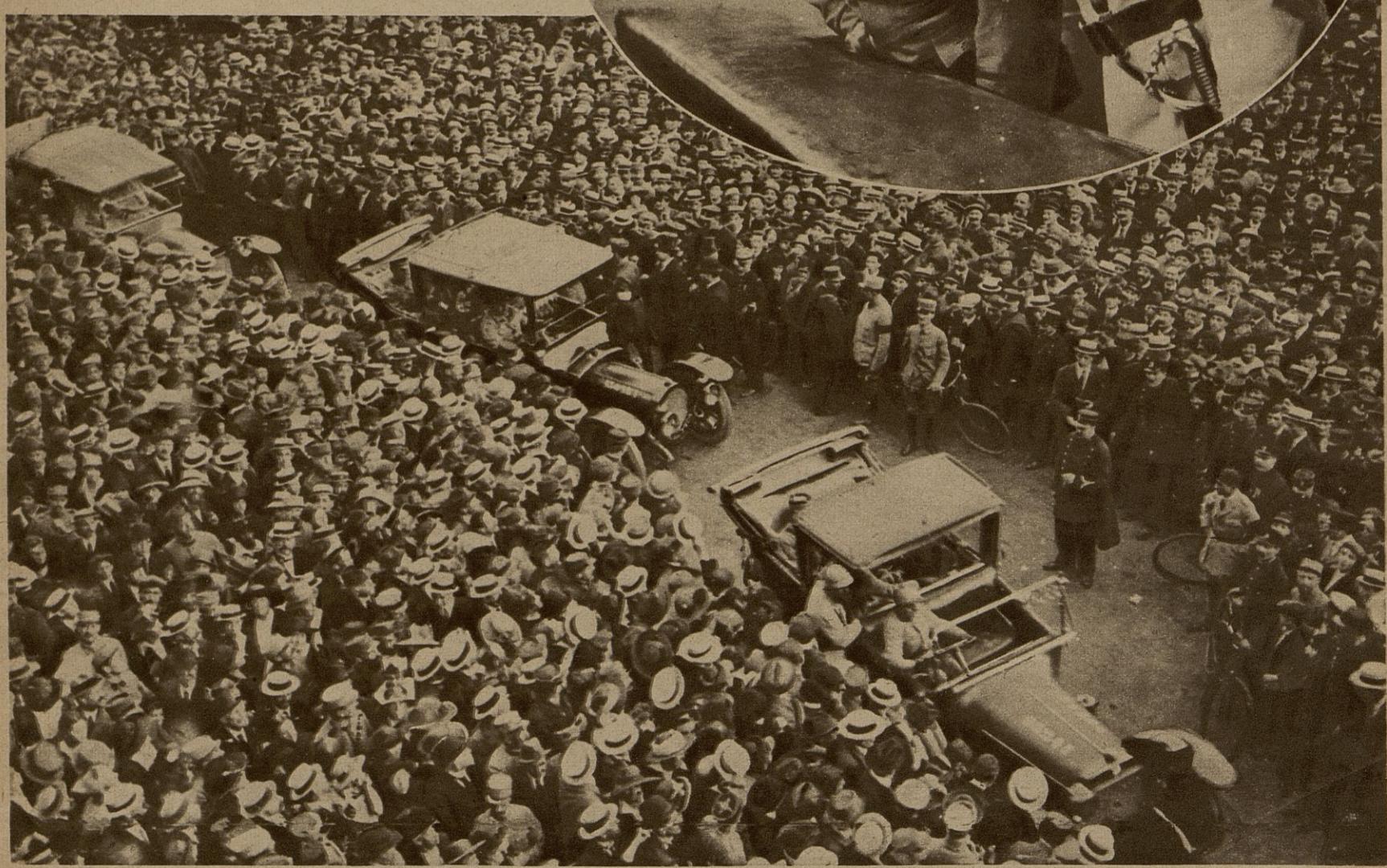
— Je ne sais pas, mais je suis sûr que l'assassinat a été commis par un homme de la police.

— Monsieur le professeur, je vous prie de me répondre à ma question : que savez

LE GÉNÉRAL PERSHING A PARIS

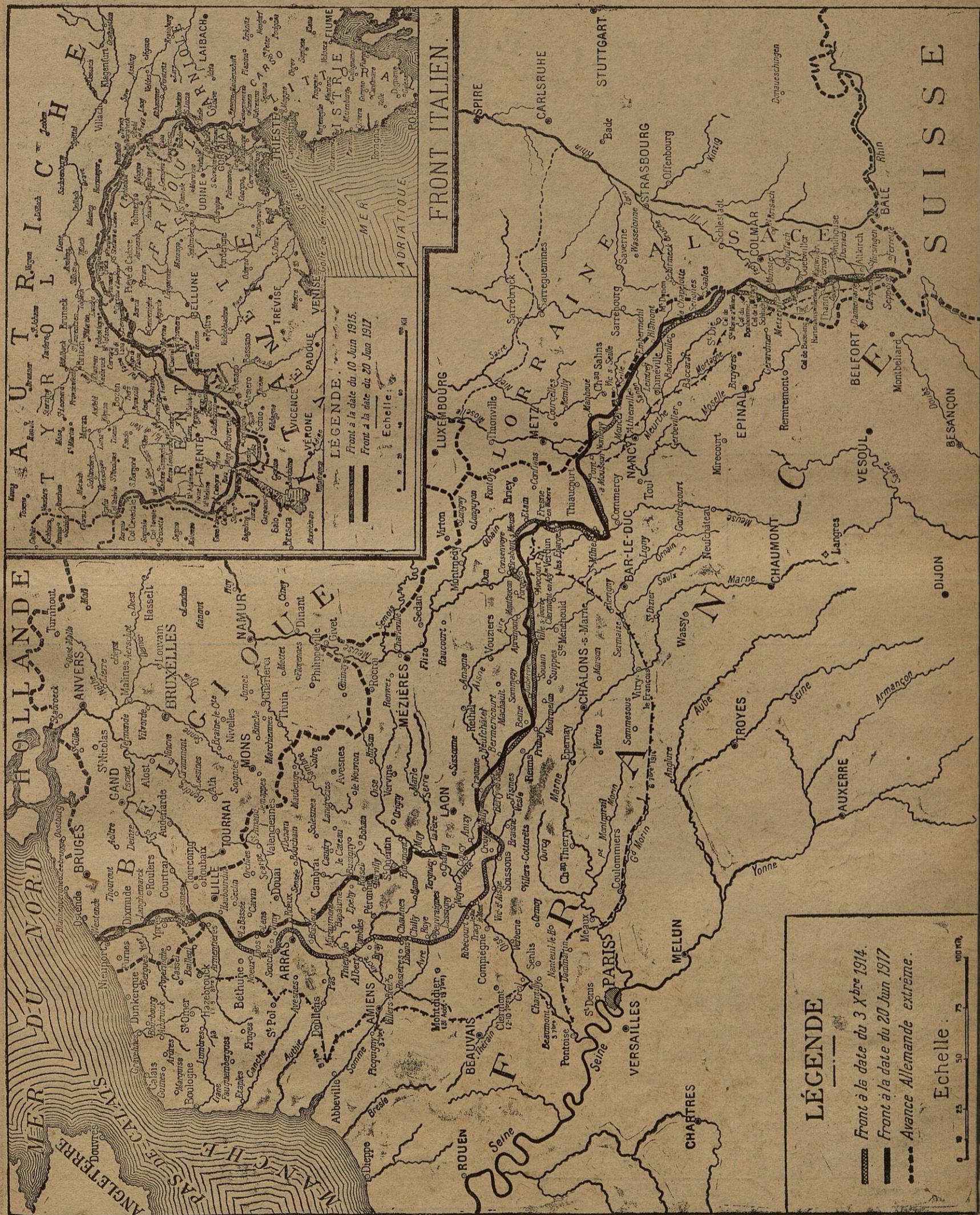


Le maréchal Joffre et le général descendant d'automobile.



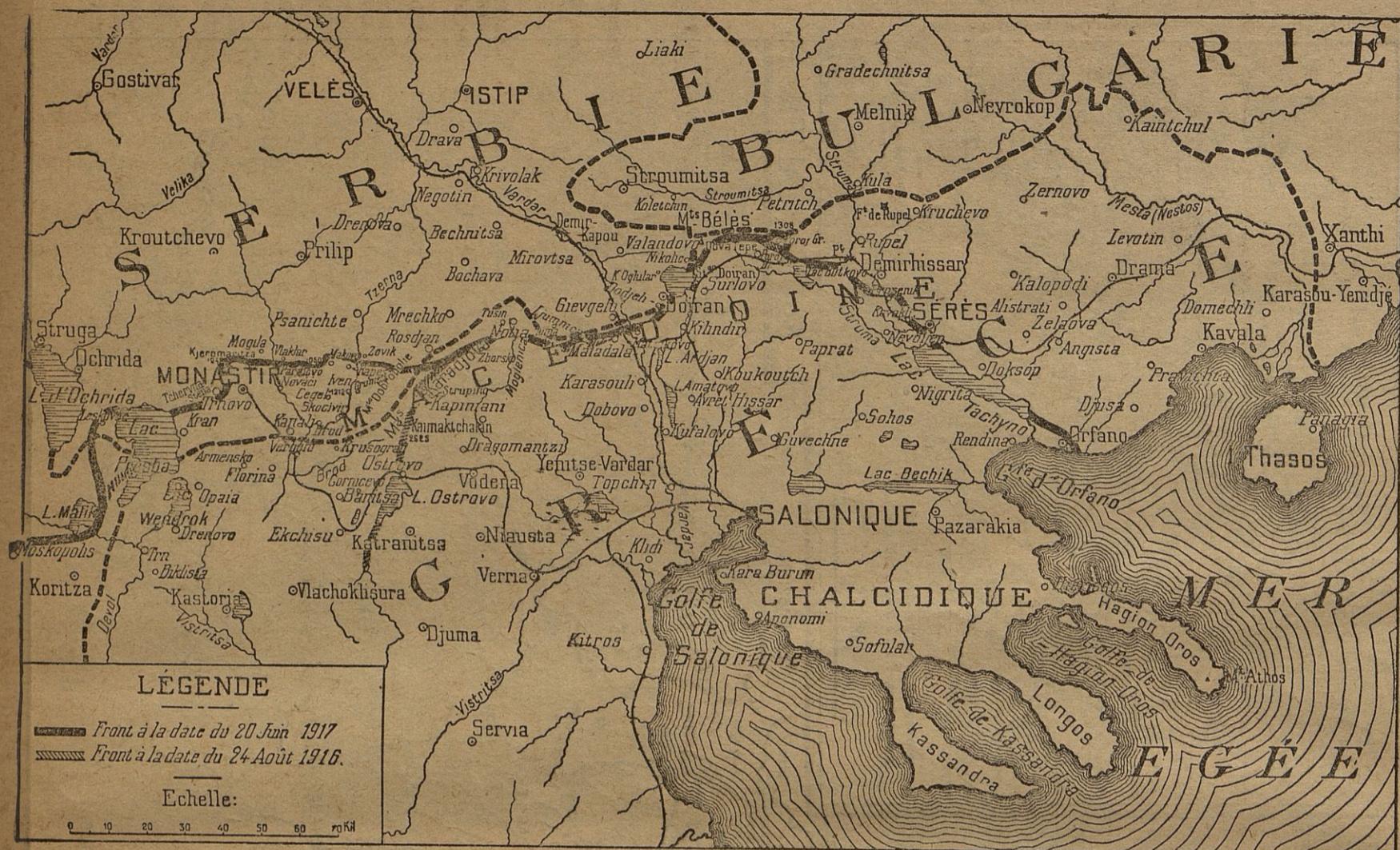
Le général Pershing a été accueilli à Paris par des manifestations vraiment impressionnantes. Sur le parcours qu'il suivit à son arrivée pour se rendre à l'hôtel Crillon, aussi bien que les jours suivants au cours de ses déplacements, des milliers et des milliers de Parisiens s'rasaient sur son passage pour le voir et l'acclamer. Le nom de Joffre s'unissait dans ces ovations à celui de Pershing. Voici la place de la Concorde pendant une de ses sorties. Au balcon de l'hôtel Crillon : le général Pershing et le général Pelletier.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

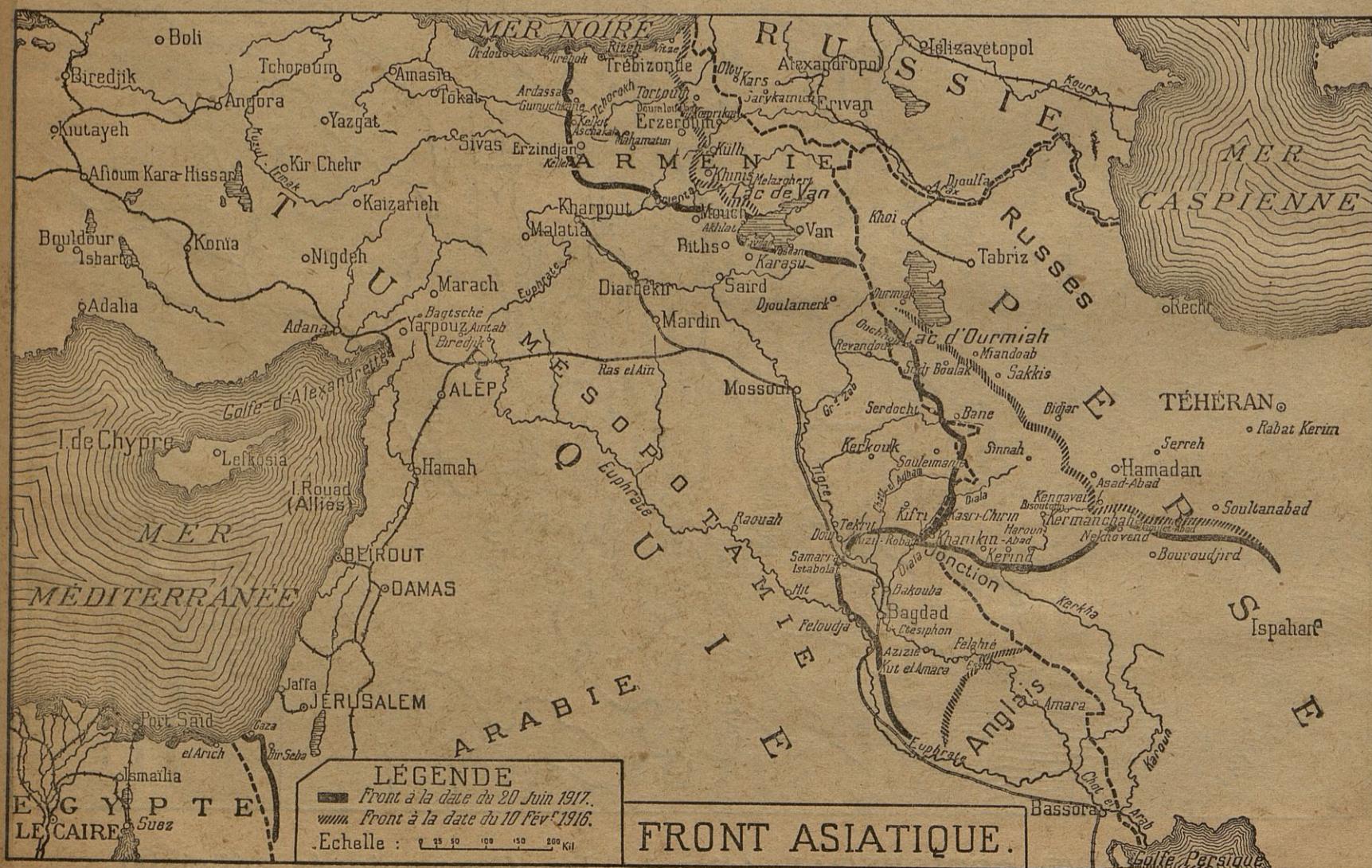


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



CONTINGENTS AMÉRICAINS SUR NOTRE FRONT

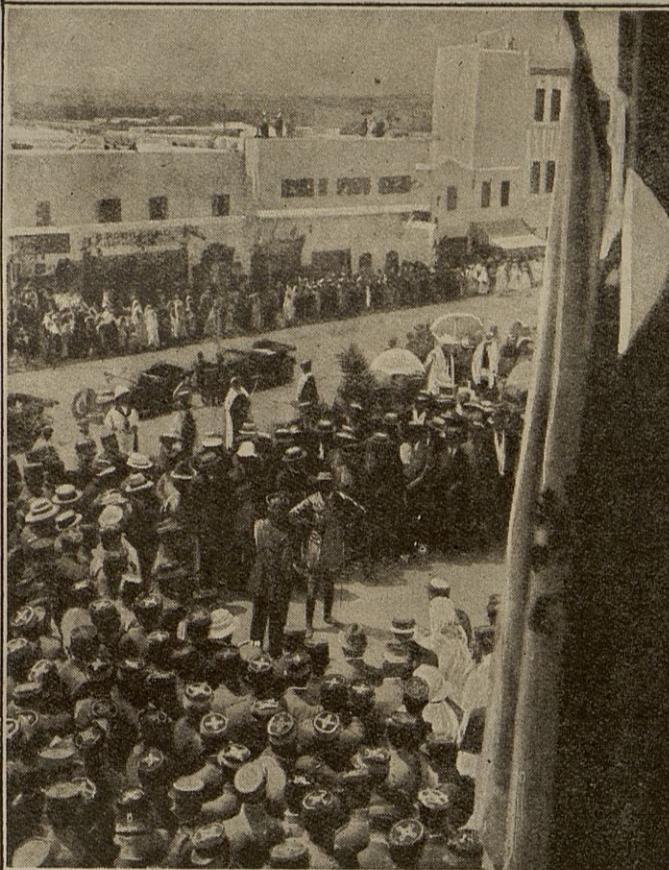


Nous avons déjà donné des photographies montrant les premières formations américaines d'automobiles en France. Voici, non loin du front, un camp d'entraînement où sont exercés des contingents appartenant à notre nouvelle alliée.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONT RUSSE. — Les nouvelles directes du front russe sont toujours rares. On sait cependant, par les communiqués de l'ennemi, que nos alliés ne restent pas partout les bras croisés. Le communiqué autrichien du 15 juin disait : « En Galicie orientale et en Volhynie, les Russes continuent sur plusieurs points à déployer une activité de combat plus intense. » Les Russes n'ont fourni que deux communiqués : le 16 et le 17 ; ils se rapportent principalement à l'artillerie et à l'aviation, qui restent assez actives. Une petite affaire a eu lieu dans la région de Lyfetza, au sud-ouest de Stanislavoff : des éclaireurs russes ont assailli par surprise un poste ennemi et en ont chassé ses défenseurs. C'est tout pour les opérations militaires.

Les nouvelles de Petrograd révèlent que la tendance en faveur d'une reprise de l'offensive finit par prendre le dessus. Le ministre de la guerre Kerensky est un homme énergique qui, heureusement pour les destinées de la Russie, fait passer les actes avant les rêveries. Grâce à lui, l'armée retrouve peu à peu sa cohésion. Les déserteurs sont pourchassés, les traitres punis. Les chefs insuffisants ou tièdes sont remplacés. On annonce les mutations suivantes : le général Klembowsky, commandera les armées du Nord du front d'Europe, en remplacement du général Dragomiroff. Le général Youdenitch sera remplacé au Caucase. Le général Baratoff revient au commandement des forces russes en Perse, où il avait été remplacé par le général Pavloff. Différentes mesures, en voie d'exécution un peu partout, ne signifiaient rien, si elles ne se rapportaient à un prochain réveil de la guerre, par exemple le rappel, à leurs régiments respectifs, de tous les réservistes mobilisés, occupés provisoirement aux travaux des champs. D'ailleurs la



Le général Lyautey, qui a repris ses hautes fonctions de résident général au Maroc, fait son entrée dans la ville de Rabat.

Douma, le 17 juin, a voté une résolution condamnant toute idée de paix séparée et préconisant une offensive immédiate.

Un congrès de délégués des troupes polonaises s'est ouvert le 15 à Petrograd pour décider de la formation d'une armée nationale au moyen des 500.000 Polonais qui servent dans l'armée russe. Le ministre de la guerre et les ambassades alliées sont représentés à ce congrès. Le commandement en chef de cette armée polonaise serait dévolu à M. Joseph Pilsudski, lequel a été l'organisateur des légions galiciennes, formation qui n'eut aucun succès, parce que tentée à un moment où il n'y avait aucune garantie de reconstitution de la Pologne.

En attendant que cette création soit un fait accompli, le front va recevoir un régiment de combattantes volontaires qui vient d'être formé : il a été passé en revue par le gouverneur de la région de Petrograd et est déclaré parfaitement apte à combattre à côté des troupes masculines. On sait d'ailleurs que de nombreuses femmes, appartenant aux diverses classes de la société, servent isolément dans l'armée et que plusieurs se sont distinguées par leur bravoure.

MACÉDOINE. — On signale une petite activité dans différents secteurs ; il n'y a pas eu de faits de guerre importants : l'artillerie, l'aviation, font le plus gros de l'ouvrage. C'est de l'arrière qu'il nous vient des nouvelles. Nos troupes ont continué à effectuer, sans nouvel incident, l'occupation de la Thessalie : elle est maintenant complète. Les populations, à mesure qu'elle s'accomplit, adhèrent spontanément au gouvernement venizéliste et installent de nouvelles autorités civiles.

Le district de Corinthe, une partie de la Phocée, sont également occupés. Des troupes ont été débarquées au Pirée pour assurer le maintien de l'ordre et le blocus a été levé. La vie reprend son cours normal à Athènes.

NOTRE PRIME
AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à agrandir, **trois bons-primes**, dont le deuxième paraît dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant en mandat-poste le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon. Les photos défectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

La deuxième série des trois bons nos 134, 135 et 136 sera encore valable jusqu'au 30 juin 1917.

VIENT DE PARAITRE
L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER
LA MARMITE NORVÉGIENNE

et de faire la cuisine { sans feu } { sans frais } ou presque

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6 BOULEVARD POISSONNIÈRE
Prix : 0^o 30 ; envoi franco contre 0^o 35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la Marmite norvégienne, à laquelle ses articles parus dans le Matin ont donné une notoriété sourdaine et justifiée.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

DE
FRANCE

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 140 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « L'arrivée du « pinard » sur le front »,

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



— Ach ! votre Fritz a été décoré pendant la retraite victorieuse de Hindenburg !...
 — Je vous crois... Il a abattu son douzième arbre dans la même journée !...



— Voyons garçon, vous savez bien qu'il est défendu de manger de la viande aujourd'hui et voilà que vous me servez un poulet avec mon œuf !...